

BEATRIX

2909

DR. Z.E.H. JORIS ECKHOUT  
GENT

BEATRIX

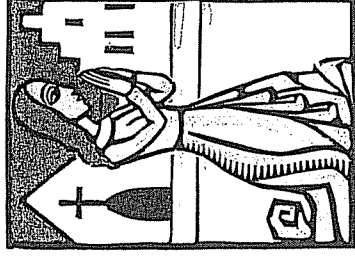
71



# BEATRIX

POÈME TRADUIT DU MOYEN  
NÉERLANDAIS PAR ROBERT GUIETTE  
ILLUSTRÉ PAR VICTOR STUYVAERT  
PRÉFACE DE FERNAND FLEURET

4 A 2909



AUX DÉPENS DES ÉDITIONS LUMIÈRE  
(S. G.) 22, RUE SAINT-VINCENT A ANVERS

### VARIATIONS SUR BEATRIX

Vous me demandez, Robert Guiette, une préface à votre traduction de „Beatrix”, vous qui avez consacré une étude de près de six cents pages (1) aux nombreuses versions de la légende, à son origine, à sa valeur morale, à ses localisations ! Non satisfait d'avoir fouillé le passé occidental et le passé oriental, vous avez poussé vos investigations jusqu'au siècle précédent et l'époque contemporaine. Vous avez rencontré Zorrilla, Nodier, Villiers de l'Isle-Adam, Maurice Maeterlinck et quelques poussières d'astres assez négligeables.

(1) „La Légende de la Sacristine, étude de littérature comparée”, Paris, Champion. 1927.

1057218957



Je suis vraiment confus de l'honneur que vous me faites. Je le suis si fortement que j'ose à peine hasarder une hypothèse sur un point d'histoire, quand vous avancez, sous l'autorité de vos maîtres, que la littérature pieuse du moyen âge fut exécutée sur commande pour l'édification du peuple et pour servir de contrefort à l'Eglise. La certitude à laquelle vous paraissez vous rallier s'appuie principalement sur les localisations : là où naquit la légende résidait une communauté, et la communauté, afin de s'attirer de plus nombreux pèlerinages, incitait un de ses clercs, voire un laïc, à composer un poème, épique ou hagiographique. La méthode a donné des résultats. Mais, quand les localisations du même miracle ou de la même légende sont nombreuses, c'est peine perdue, et voilà le système bien ébranlé. Malgré toutes vos recherches, et encore que vous crûtes "brûler", vous n'avez trouvé ni le monastère de la sacristine Beatrix, ni sa crypte ruinée au milieu des feuillages, ni quoi que ce soit qui pût vous donner l'assurance que "c'était bien là". D'ailleurs, la légende a couru l'Ancien Monde dans l'idiome de chaque peuple civilisé et chacun l'a faite sienne. Vous vous rejetez sur les "exempla", qui sont des florilèges de faits miraculeux, et vous pensez que la main de l'Eglise, si j'ose dire, en mettait dans les chausses des lecteurs adonnés aux

gauloiseries des fabliaux, afin de tempérer leur libertinage.

Cependant, je crois deviner que vous ne tenez pas outre mesure à cette opinion qui me paraît être un hommage à des professeurs révérends. J'en trouve l'indice dans les manières accommodantes que vous prenez avec Le Grand d'Aussy, et je suis au fond très rassuré. Car vous ne pouvez nier, vous qui accordez le luth comme un poète, la spontanéité de l'inspiration, le désintéressement, la fantaisie, enfin, de ceux qui nous ont laissé des œuvres si supérieures à des "devoirs" ! Et, de plus, est-il possible que vous vous refusiez à considérer la poésie pieuse comme un genre indépendant de l'Eglise, je veux dire de la Foi ?

Pour en arriver plus promptement à mon hypothèse, je ne suis pas si certain que vous, mais je le dirai avec moins d'éloquence, que "Beatrix" appartient en propre à la "Chrétienté". J'aime à croire que c'est une légende christianisée aux premiers temps du christianisme évangélique, quand se changèrent naturellement en ceux de Marie et des Saintes les noms des Nymphes qui présidaient aux fontaines : que Vénus devint sainte Venice, et Mercure saint Mercure. Pan lui-même, chargé des vertus d'un ermite, guérissait au fond des bois les fidèles du Christ, à

L'endroit où s'était élevée sa stèle phallophore. Aux environs de Dôle, en Franche-Comté, il s'appela saint Pan et devint le patron des boquillons. A Levroux, il se dédoublait en saint Sylvain et saint Sylvestre, et la fête de Sylvain, célébrée le 17 juillet, coïncidait avec celle d'un certain saint Satyre ! Dans l'Autunois, Pan devint saint Gréluçon, parce que la tradition des imagiers lui conservait la ressemblance indécente avec les Satyres antiques. Et tous ces dieux et demi-dieux christianisés avaient eux-mêmes remplacé des divinités indigènes. Le merveilleux chrétien s'échafaudait sur le merveilleux païen avec le consentement d'un peuple avide de miracles. Aussi, à son apogée théocratique, l'Eglise ne faisait plus de grands efforts pour échauffer l'imagination des artistes et des poètes : celle-ci s'enflammait bien toute seule.

La légende de „ Beatrix ”, donc, pourrait avoir son origine dans une histoire de Vestale, implantée par l'occupation des Gauls. Il est dit qu'une infinité de miracles furent opérés en faveur de ces prêtresses, soit qu'elles eussent perdu leur virginité, soit qu'elles eussent laissé s'éteindre le feu sacré dont elles avaient l'entretien. Denys d'Halicarnasse rapporte que l'une d'elles, Emilie, s'étant reposée de ses soins sur une novice, le feu s'éteignit auprès de sa compagne

endormie. Les pontifes accusèrent Emilie d'avoir violé son vœu, ce qui pouvait être vrai. Ses larmes ne touchant pas les juges, elle implora la déesse, déchira son voile et en jeta un lambeau dans le brasier. La mère de Saturne sauva sa servante en enflammant l'étoffe sur les cendres éteintes. Sénèque parle d'une vestale condamnée à se précipiter d'une roche. Malgré ses protestations d'innocence, il lui fallut s'exécuter. Alors, elle pria Vesta et parvint à terre avec mollesse. On cite encore Claudia, qui avait un goût marqué pour la parure et que l'on soupçonnait d'être sans vertu. Au cours du transport d'une statue de Cybèle de Phrygie à Rome, la galère s'échoua à l'embouchure du Tibre. L'oracle des Sibylles déclara qu'une vierge seule pourrait la mouvoir. Claudia, détachant une ceinture que l'Amour avait déjà dénouée, l'amarra au vaisseau, le hala jusqu'au port, et regagna sa bonne renommée. Comme Emilie, elle n'avait pas manqué d'invoquer la Déesse.

J'imagine qu'une vestale a pu s'enfuir du temple avec un pontife ou un chevalier romain, et que le même miracle que celui de „ Beatrix ”, ou quelque complaisance féminine, lui valut d'échapper au châtement du „ Campus Sceleratus ” ...

\* \* \*

„Beatrix” ou „la Sacristine”, était bien digne de vos longues recherches et de la traduction poétique que vous avez faite. Je vous laisse la plume pour louer l'original, ou, du moins, le texte que vous avez élu entre tous.

„La plus belle, peut-être, dites-vous, des rédactions médiévales, est celle du génial poète moyen-néerlandais... On peut dire que toutes les versions de même langue sont nées de ce modèle. Elles en sont des mises en prose plus ou moins heureuses... Par la puissance et le charme de l'expression, la justesse réaliste de la description et de la psychologie, en même temps que par la poésie et l'émotion, elle vivifie ce qu'il y a de conventionnel dans l'élément chevaleresque qu'elle contient, et justifie pleinement le succès dont elle jouit non seulement auprès des lettrés, mais même auprès du grand public. On conçoit aisément qu'il ne se soit trouvé personne pour renouveler poème aussi parfait. Après une œuvre de cette taille, la médiocrité doit se sentir bien découragée et ne guère tenir à la comparaison. Aussi ne s'étonne-t-on point de n'avoir pas à signaler d'autre rédaction littéraire médiévale dans les Pays-Bas. En vain opposerait-on à ce chef-d'œuvre des „exempla” néerlandais dont l'origine

XIV

doit se rechercher dans le succès de Césaire et, sans doute, dans la prédication des Dominicains, qui se répandit dans les Pays-Bas au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles. Rien ne nous permet d'affirmer, comme on l'a trop fait, que le thème jouit d'une réelle popularité dans les Pays-Bas. En effet, l'existence d'une tradition orale vraiment populaire n'est attestée nulle part. Un poète de génie s'empare d'un thème. Son œuvre admirable peut jouir du plus franc succès sans qu'on puisse conclure, de ce succès, à l'existence d'un courant oral. S'il y eut popularité, n'est-ce pas plutôt popularité de son œuvre, que du thème en lui-même ? Aussi bien, c'est cette popularité qu'attestent, à défaut de copies du poème, qui ne nous est parvenu que dans un seul manuscrit, les mises en prose et ce remaniement qui a nom „Ionitas en Rosafiere”, remaniement qui fait entrer le thème dans les romans d'aventures et de chevalerie.”

\* \* \*

Après ce que j'ai dit plus haut de la littérature d'utilité, j'aime vous entendre parler „d'un poète de génie qui s'empare d'un thème” et de la „popularité que lui attire son œuvre, non le thème en lui-même.” Mais, s'il est vrai, après tout, que

XV



„l'élément monastique, restant sans cesse uni et intéressé à la propagation du thème" ait „conservé un contrôle sur lui et ne lui ait guère permis de s'écarter des données essentielles et originelles du miracle", mon esprit, qui le déplore, suit par chemins Beatrix prostituée et la contemple dans les bouges d'Amsterdam. Il l'imagine encore, s'enivrant de vin ou de cervoise, dans tous les ports de l'Europe où sa légende a laissé des traces; dans cette Venise même de „Ionitas et Rosafiera", au fond d'une taverne où elle boit avec des fillettes montrant tétins. Il l'embarque à Aigues-Mortes, en tapinois, à la suite des croisés de La Villehardouin; vêtue à la mode des gentils pages, elle soigne les pesteux de Damiette, à côté du saint Roi Louis.

Du moins, si ces aventures romanesques nuisent à l'unité originelle du poème, j'aurais aimé des détails réalistes sur la sainte, qui ne peut pêcher dans sa chair, et je regrette que ni Rutebeuf ni Villon ne nous aient pas laissé quelques vers inspirés par son souvenir. Ou bien encore qu'une tapisserie ne nous commémore point sa geste. On aurait vu Beatrix toute nue, au son des vielles et des flageols, danser la mauresque au milieu des marinières, ses petits seins ronds sous le menton, et le ventre bombant comme celui des Vénus médiévales — cet âge où la Beauté

consistait à paraître féconde. Par une baie grillagée de losanges, on aurait aperçu les voiles rebondies des fustes et leurs mâts pavoisés de banderolles, avec des humes bastionnées, chargées de curieux hilares et convoiteurs. Et l'artiste nous eût ménagé une Beatrix fenestrière, accostée, en retrait, de son mauvais-garçon, et sollicitée, dans la venelle, par le bourgmestre, le chevalier, le pauvre ménestrier, le tabellion et le maistre-ès-arts...

\* \* \*

Les mystiques me feront grief de mon regret, ou ceux qui se plaisent à considérer „Beatrix" comme une œuvre mystique. Elle ne l'est pas, cependant. C'est un conte, un conte merveilleux, et je ne suis pas sûr que l'on en puisse tirer une conclusion morale ou une interprétation symbolique. La seule conclusion que vous ayez invoquée, Robert Guiette, dans votre ouvrage de „la Sacristine", est que toutes les légendes mariales de repentir et de miséricorde enseignent l'humilité, et qu'il ne faut pas que le respect humain ou la crainte mène au désespoir. Plus encore, dites-vous, Notre-Dame n'est point satisfaite de savoir sa dévote pardonnée, réconciliée avec Dieu: elle veut la réconcilier avec son couvent. Il y a là, ajoutez-vous, comme un excès de miséricorde, et

cela n'est-il pas émouvant ? Et vous citez Joseph de Maistre : „ Voilà la mythologie chrétienne ! C'est la vérité dramatique qui a sa valeur et son effet, indépendamment de la vérité littéraire et et qui n'y gagnerait même rien. ”

Cette humilité, que le Monde antique n'a pas connue, mais qu'il a parfois remplacée par le sentiment de la Fatalité, est l'élément qui donne le plus d'accent au génie, et c'est elle que l'on retrouve plus tard dans le „*povre escholier François*. ” Sans elle, il ne serait plus qu'un fanfaron du vice, comme Beatrix une gourgandine flétrie qui ne revient au couvent que par intérêt. Mais y a-t-il conclusion volontaire de la part du poète ? L'humilité n'est-elle pas répandue tout naturellement comme le parfum du siècle ? Mais encore, cette humilité est-elle foncièrement chrétienne ? Ou bien, n'est-elle pas plutôt imposée par une ère de pauvreté, de famines et de guerres, car rien n'abat mieux l'orgueil que la constance du malheur ? La Renaissance, plus riche et plus heureuse, malgré les guerres intestines et extérieures, est dépourvue d'humilité. Je ne crois pas en trouver la cause dans son goût pour le paganisme, ni dans ce fameux progrès de l'esprit humain dont on nous a rebattu les oreilles.

Voilà où mènent la perfection, l'ampleur de

XVIII

vos travaux ! N'y pouvant rien ajouter, et trouvant superflu de vous répéter, j'en suis réduit à vous contredire en marge. C'est aussi pour trouver prétexte à vous relire.

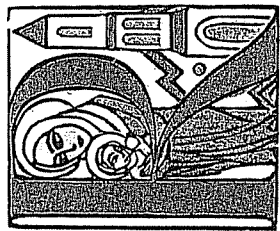
\* \* \*

Ce n'est pas tant d'avoir exhumé „*Beatrix* ” que l'on vous remercie, Robert Guiette, mais bien de l'avoir traduite en artiste, avec un goût parfait, une science consommée de la versification. Vos vers blancs sont des vers : ils en donnent l'impression. Au bout de vingt lignes de lecture, on ne s'aperçoit plus de l'absence de la rime, cette rime qui est pourtant, disait Wilde, la seule corde que nous ayons ajoutée à la Lyre des Grecs, et qui dénonce, à chaque vers, des états d'âme nouveaux. Et vous avez su conserver ce ton, cette atmosphère d'humilité qui nous a donné des chefs d'œuvre pathétiques. Aussi est-ce moins le Savant que le Poète que je salue en vous !

Fernand FLEURET.

XIX

# BEATRIX

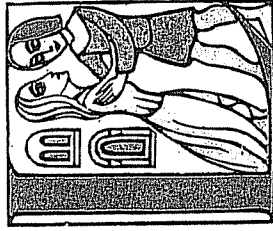


IMER m'est de  
Imaigre profit.  
On m'engage à  
l'abandonner  
Et ne plus m'y  
luser l'esprit.  
Mais tout à la  
Igloire de celle  
Qui mère demeura pucelle,  
J'ai commencé un beau miracle  
Que Dieu a pour celle accompli  
Qui, glorieuse, le nourrit. —

Je dirai d'une moniale  
 Que Dieu veuille bien m'octroyer  
 Que le fasse comme il convient,  
 Et qu'à bonne fin je le mène  
 Selon l'exacte vérité  
 Que m'a dite frère Gisbert,  
 Le très accompli Guillemite.  
 Homme vénérable et ancien,  
 Il l'avait prise dans ses livres. —  
 La nonne était, dont je vous parle,  
 Courtoise et de belles manières.  
 On n'en trouve plus aujourd'hui  
 Qui la vaille, je le présume,  
 Tant pour les mœurs que pour l'aspect.  
 Qu'ici je vante ses beaux membres,  
 En célèbre toute beauté,  
 Voilà qui ne conviendrait point.  
 Je vous dirai quel est l'office  
 Qu'elle remplit pendant longtemps  
 Au cloître dont portait l'habit.  
 Elle en était sœur sacristine.  
 Je vous le dis en vérité :  
 Point n'était lente ni tardive  
 Jamais ni de nuit, ni de jour.

2

Elle était rapide au travail,  
 Sonnaient les cloches en l'église,  
 Soignait lampes et ornements,  
 Réveillait la communauté.

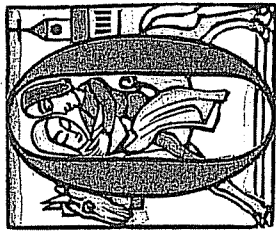


A damoiselle n'était  
 Lpoint  
 Libre de l'amour  
 Idemeurée,  
 Qui fait sur terre  
 Igrand merveille.  
 Parfois, il en vient  
 Ide la honte,  
 Maux et chagrins et amertume ;  
 Mais parfois, la joie et le bien.  
 Du sage, amour fait un nigaud  
 Qui doit conclure à son dommage,  
 Qu'il le veuille ou ne veuille pas.  
 Qui l'amour dompte, ne sait plus  
 S'il doit parler ou bien se taire  
 Pour obtenir ce qu'il désire.  
 Amour en foule aux pieds bien d'autres,

3

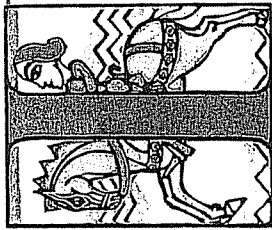
Qui sans lui ne se lèveront.  
 Amour rend celui prodigue,  
 Qui garderait tous ses présents  
 S'il ne suivait conseils d'amour.  
 On trouve des gens si constants  
 Que, peu ou prou, tout ce qu'ils ont  
 Leur est commun, que l'amour donne:  
 Richesse, joie et même deuil;  
 Je nomme tel amour fidèle.  
 Je ne pourrais dire la masse  
 Tant de bonheurs que d'infortunes  
 Que les ruisseaux de l'Amour roulent.  
 Qu'on ne blâme donc pas la nonne  
 De n'avoir pu se dérober  
 A l'amour qui l'avait captive,  
 Car le diable toujours désire  
 L'homme tenter et point ne cesse,  
 De nuit, de jour, et tard ou tôt,  
 De sa puissance y employer.  
 De males ruses, où est expert,  
 Selon la chair il la tenta.  
 La pauvre nonne en crut mourir;  
 Dieu pria et le conjura  
 De la conforter de sa grâce.

Elle dit : „ Suis appesantie  
 De lourd amour et suis navrée.  
 Il le sait bien — lui qui sait tout  
 Et pour qui chose ne se cache, —  
 Que m'égarera ma faiblesse.  
 Il me faut mener autre vie.  
 Cet habit déposer il faut.



R donc oyez ce qu'il  
 advint :  
 Bien humblement, par  
 l'une lettre,  
 A ce jeune homme  
 l'elle manda,  
 Qu'elle tenait en  
 lgrand amour,  
 De s'en venir auprès d'elle,  
 Car il y trouverait profit.  
 Le courrier s'en fut au jeune homme,  
 Qui prit la lettre, et il la lut,  
 Que lui mandait sa douce amie.  
 S'en éjouit dedans son cœur ;

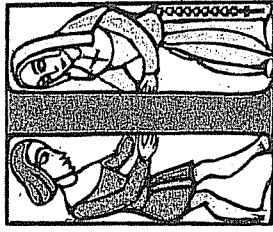
Il se hâta de l'aller joindre.  
 Depuis qu'ils eurent douze années,  
 Amour dominaît ces deux-là,  
 Qui en souffrirent maint tourment.



L chevaucha par le  
 plus court  
 Vers le couvent où  
 lla chercher.  
 Devant le guichet  
 lse posta,  
 Demandant que, s'il  
 lse pouvait,

Lui put parler et la put voir.  
 Point ne tarda longtemps alors ;  
 Elle vint et le visita  
 Par le guichet barré de fer  
 En croisillons bien rapprochés.  
 Souventes fois firent soupirs,  
 Elle dedans et lui dehors,  
 D'être points d'un si fort amour.  
 Ainsi furent tout un moment,

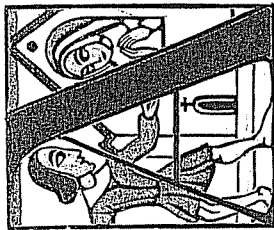
Dont je ne puis dire combien  
 Souvent lui a le teint mué.  
 „ Lasse chétive, hai, dit-elle,  
 Beau doux ami, j'ai grande peine.  
 Dites-moi donc un mot ou deux  
 Qui me reconforte le cœur !  
 Je cherche en vous qui me console !  
 Le dard d'amour au cœur me navre,  
 Dont je souffre grande douleur ;  
 Plus je n'aurai de joie aucune,  
 Cher, que vous ne l'ayez tiré ! ”



L répondit bien  
 Itendrement :  
 „ Vous le savez, ma  
 Idouce amie,  
 Que nous avons  
 longtemps porté  
 Amour pesant à  
 lchaque jour.  
 Jamais n'avons trouvé loisir  
 De nous pouvoir entrebaiser.

Que Dame Vénus la déesse,  
 Qui mit cela dans notre sang,  
 Soit maudite de Sire Dieu  
 D'avoir flétri deux fleurs si belles,  
 Et de les avoir corrompues.  
 Que ne puis-je obtenir de vous  
 Que vous déposiez votre habit  
 Et me disiez à quel moment  
 Je pourrais vous mener dehors.  
 Je m'encourrais vous préparer  
 De beaux habits de chère laine;  
 Les ferais doubler de fourrure,  
 Robe, manteau et puis surcot.  
 Ne vous quitterai par détresse;  
 Avec vous je veux affronter  
 Amour, chagrin, l'aigre et le doux.  
 Je vous en donne ici ma foi."  
 — "Ami aimé, dit la pucelle,  
 Je la reçois bien volontiers,  
 Et avec vous irai si loin  
 Que nul de ceux de ce couvent  
 Ne saura où fui nous aurons.  
 Venez à la huitième nuit  
 Et faites le guet à m'attendre

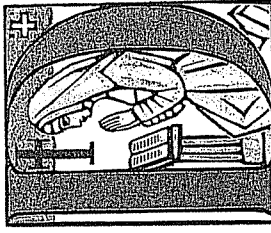
Dans le verger, là-bas, dehors,  
 Sous un bel églantier en fleur.  
 Vous m'attendrez, je sortirai.  
 Et je veux être votre épouse  
 Qui vous suivra, à votre guise.  
 A moins que souffrant maladie  
 Ou quelqu'obstacle insurmontable,  
 Assurément je serai là;  
 Et je désire avec ardeur  
 Que vous n'y manquiez point, beau sire."



INSI se promirent  
 l'tous deux.  
 Il prit congé, puis  
 Is'en alla  
 Où son cheval  
 létaït lié.  
 En grand hâte  
 l'monta dessus  
 Et se rendit, faisant bon train,  
 A travers champs, jusqu'à la ville.  
 Point n'oublia sa bien-aimée.

S'en fut en ville, lendemain,  
 Acheta bleu et écarlate,  
 Dont commanda que l'on taillât  
 Manteau séant, chaperon grand  
 Et le surcot et puis la robe.  
 Le tout fourré mieux qu'il ne faut.  
 Nul ne vit plus belle fourrure  
 Porter, sous vêtements de femme.  
 Chacun les pris a qui les vit.  
 Couteau, ceinture et aumônière  
 Lui acheta et chers et bons ;  
 Chaperons et bagues en or  
 Et parures de toutes sortes.  
 De tous les atours il s'enquit,  
 Qu'il faudrait à toute épousée.  
 Il prit avec lui cinq cents livres ;  
 Puis, au soir dit, il s'en alla  
 Secrètement hors de la ville.  
 Emportant toutes ses richesses  
 Pesant bien lourd sur son cheval,  
 Se dirigea vers le couvent.  
 Dans le verger, qu'elle avait dit,  
 Sous le bel églantier en fleur,  
 Il s'assit par terre dans l'herbe

Jusqu'au sortir de son aimée.

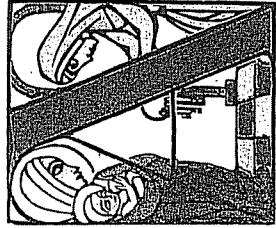


U chevalier se tait  
 L'histoire,  
 Et dit de la très  
 Douce belle.  
 Avant minuit sonna  
 Matines.  
 Amour lui causait  
 Grand tourment.

Quand matines furent chantées  
 Tant par les vieilles que les jeunes  
 Qui dans le couvent se trouvaient,  
 Et qu'elles furent revenues  
 Dans le dortoir toutes ensemble,  
 Elle resta dans le chœur, seule,  
 Et récita ses oraisons  
 Comme souvent auparavant.  
 S'agenouilla devant l'autel  
 Et dit alors, tout éperdue :  
 „ Marie, ô mère, bien doux nom,  
 Maintenant plus ne peut mon corps

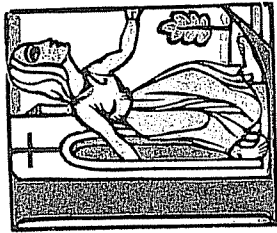


Encore souffrir sous l'habit.  
 Vous voyez bien en tout instant  
 Le cœur humain et sa nature.  
 J'ai tant jeûné, j'ai tant prié  
 Et me suis donné discipline;  
 C'est en vain que j'endure tout.  
 Amour me foule sous sa botte:  
 Il faut que je serve le siècle.  
 Aussi vrai que Vous, mon doux Sire,  
 Fûtes pendu entre larrons  
 Et sur la croix écartelé;  
 Que Lazare ressuscitâtes,  
 Qui gisait mort en son tombeau,  
 Il faut que vous sachiez ma peine;  
 De mon méfait ayez merci:  
 Broncher me faut dans le péché."



LORS elle quitta  
 Elle choëur;  
 Alla devant l'image  
 Isainte;  
 A deux genoux dit  
 Isa prière  
 A notre Dame  
 Idavant elle.  
 Hardiment lui cria: „ Marie!  
 Nuit et jour à vous me suis plainte  
 De ma pitoyable misère.  
 Je n'y ai profit d'une paille.  
 J'en aurais tout le sens perdu,  
 Si cet habit je conservais!”  
 Le voile alors elle enleva,  
 Le mit sur l'autel de la Vierge.  
 Et puis elle ôta ses souliers.  
 Or donc oyez que fera-t-elle!  
 Pendit ses clefs de sacristine  
 Devant l'image de Marie.  
 Je vous le dis, en vérité,  
 Pourquoi les pendit-elle là:  
 A prime, si on les cherchait,  
 On pourrait bien les y trouver.

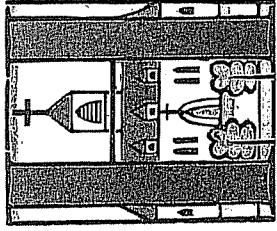
Car il est juste qu'en tout temps,  
 Tel qui passe devant l'image,  
 Avant que plus loin ne s'en aille,  
 La regarde en disant " ave "  
 " Ave Maria " : pensa-t-elle,  
 Lorsque les clefs suspendit là.



ORS donc lui fallut  
 S'encourir,  
 De son seul pélicon  
 Ivétue,  
 Vers la porte, que  
 Isavait bien  
 Et qu'elle ouvrit  
 Jadroitement.  
 Et puis sortit en grand secret,  
 Silencieuse et sans un bruit.  
 Tremblante s'en fut au verger,  
 L'amant sentit qu'elle était là,  
 Et dit : " Chère, n'avez de crainte :  
 C'est votre ami que voyez ci."  
 Quand ils furent venus ensemble,

Elle se prit à vergogner  
 De se trouver en pelicon,  
 La tête nue et les pieds nus.  
 Alors il dit : " Bel et gent corps,  
 Combien vous siérait-il mieux  
 Beaux vêtements et beaux atours !  
 Il ne faut donc pas m'en vouloir  
 Si je vous les donne à l'instant."  
 Lors s'en furent sous l'églantier ;  
 Et tout ce dont était besoin,  
 Il lui offrit tant qu'il fallait.  
 D'habits il lui donna deux paires.  
 Le bleu fut qu'elle revêtit,  
 Qui lui séait parfaitement.  
 Gentiment l'ami souriait ;  
 Il dit : " Chère, ce bleu de ciel  
 Vous sied mieux que le gris jadis."  
 Paire de bas elle enfla  
 Et des souliers de cordouan,  
 Qui lui allaient autrement bien  
 Que ceux qu'il lui fallait nouer.  
 Un chaperon de blanche soie  
 Il lui tendit à cet instant,  
 Qu'elle se mit dessus la tête.

Lors la baisa le jouvenceau  
 Gracieusement sur la bouche.  
 Il lui sembla, comme elle était  
 Devant lui, que naissait le jour.  
 Vers son cheval il se hâta,  
 La prit en selle devant lui.  
 Ainsi s'en furent tous les deux  
 Si loin que, le jour allant poindre,  
 Ils ne voyaient nul poursuivant.  
 Le levant vint à clarifier.  
 Elle dit : „ Dieu, confort du monde,  
 Protégez-nous dès maintenant !  
 Je vois déjà poindre le jour !  
 Si n'étais sortie avec vous,  
 J'aurais déjà sonné pour prime,  
 Comme j'avais coutume alors  
 Dans mon cloître religieux.  
 J'ai peur que de fuir ne me deuille :  
 Le monde est de si peu de foi,  
 Vers lequel je me suis tournée.  
 Il ressemble au fourbe marchand  
 Qui vend anneaux de clinquant vil  
 Pour anneaux d'or et du plus pur. ”



É! que dites-vous,  
 Ichaste amie ?  
 Si jamais je vous  
 labandonne,  
 Dieu me fasse  
 Idamnation !  
 Où que nous puissions  
 Inous trouver,

Nous séparer rien ne pourra,  
 Si ce n'est la cruelle mort.  
 Comment pouvez douter de moi ?  
 Vous n'avez à me reprocher  
 Mauvaiseté ni félonie.  
 Depuis le jour que je vous aime,  
 Il n'est plus de place en mon cœur  
 Même pour une impératrice.  
 Même serais-je digne d'elle,  
 Pour elle ne vous quitterais-je ;  
 Chère, soyez en bien certaine.  
 J'emporte avec nous bien pesées  
 Cinq cents livres de bon argent ;  
 Belle vous en serez maîtresse.  
 Voyageant en terre étrangère,  
 Nous n'aurons à donner de gage

Pour vivre pendant sept années ! ”

Ainsi vinrent, allant au pas,

Le matin près d'une forêt,

Où les oiselets faisaient fête.

Ils y menaient si grande noise

Qu'on les entendait de partout.

Chacun chantait selon son mode.

Il y avait fines fleurettes

Sur le pré vert épanouies,

Belles à voir, douces d'odeur.

L'air était pur et clair et beau.

Y avait beaucoup d'arbres droits

Et richement feuillus de feuilles.

Le jeune homme regarda celle

A qui portait fidèle amour.

Il dit : „ Belle, s'il vous plaisait,

Descendriez tresser des fleurs.

Il fait bon se trouver ici.

Belle, jouons le jeu d'amour. ”

— „ Qu'est-ce à dire, manant félon,

En plein champ je me coucherais ?

Comme femme qui fait argent

Communément avec sa chair !

Pour sûr, j'aurais bien peu de honte !.

Vous n'auriez pas eu telle idée,

Si ne fussiez vilain de race !

Je puis me dire malheureuse.

Hai ! de Dieu qui le voulûtés !...

Laissez désormais ce langage.

Oyez les oiseaux dans le val :

Comme ils chantent et s'éjouissent ;

L'attente vous pèsera moins.

Quand contre vous je serai nue

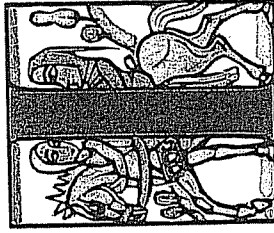
Sur une couche bien dressée,

Vous ferez tout votre plaisir

Et tant que le cœur vous dira...

Mais l'amertume est dans mon cœur

De nos propos de ce jour d'hui. ”



L dit : „ Chère, ne

vous fâchez :

Ce fit Vénus me

conseillant ;

Dieu m'en donne

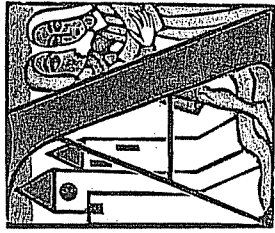
l'tourment et honte

Si jamais plus je vous

en parle. ”

Elle dit : „ Lors, je vous pardonne.  
 De tous les hommes sous les cieux  
 Vous êtes mon refuge élu.  
 Quand vivrait le bel Absalon  
 Et que j'aurais la certitude  
 D'être avec lui pour mille années  
 Dans la richesse et le repos,  
 Cela ne me satisferait.  
 Cher, je vous ai ainsi choisi  
 Qu'on ne pourrait me dire chose  
 Qui me donnât l'oubli de vous.  
 En paradis même trônant,  
 Et vous ici bas sur la terre,  
 Je viendrais à vous, c'est certain !  
 Hé, que Dieu n'en prenne vengeance,  
 Si c'est là trop folle parole.  
 La moindre joie en paradis  
 N'a point sa pareille sur terre ;  
 Là-bas, la moindre est si parfaite  
 Que l'âme ne peut y goûter  
 Que d'aimer Dieu sans nulle fin !  
 Tout ici bas n'est que misère  
 Et ne vaut pas même un cheveu  
 En regard d'un rien de là-bas.

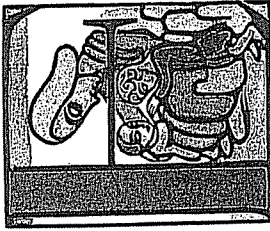
Sages, qui ont pour ce peiné !  
 Et ce pendant il faut que j'erre  
 Et me tourne à des péchés grands  
 Pour vous, sire, beau doux ami. ”



INSI avaient verbe  
 let réponse.  
 Par monts et par vaux  
 ]chevauchèrent.  
 Je ne puis bien vous  
 ]détailler  
 Tout ce qu'entre eux  
 ]deux il advint.

Ainsi allèrent devant eux,  
 Jusqu'arrivés dedans un bourg  
 Bien situé dans un vallon.  
 Cet endroit leur plut tellement  
 Qu'ils y vécurent sept années  
 Dans le luxe et dans la richesse.  
 Par les jouissances charnelles  
 Eurent ensemble deux enfants. —  
 Après ces dites sept années,

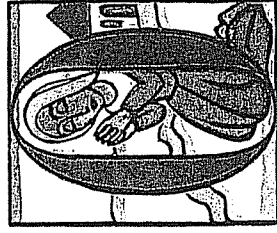
Quand dépensé leur argent eurent,  
 Ils durent déposer en gage  
 Ce qu'emportèrent du pays.  
 Vêtements, parures, chevaux,  
 A moitié prix le tout vendirent.  
 Eurent bientôt tout épuisé.  
 Alors ne surent qu'entreprendre :  
 Ne savait point filer quenouille  
 Dont elle eût pu gagner argent.  
 Dans le pays le temps se fit  
 Cher pour viande, bière ou vin,  
 Pour tout ce que manger on peut.  
 Tristes et abattus en furent.  
 Auraient préféré en mourir  
 Plutôt que mendier leur pain.  
 La misère les divisa.  
 Bien à regret et à souffrance,  
 L'homme, premier, sa foi rompit ;  
 La planta là dans son grand deuil  
 Et au pays s'en retourna.  
 Ne se revirent de leurs yeux. —  
 Auprès d'elle, là-bas restèrent  
 Ses deux très beaux enfantelets.



LLE dit : „ Il m'est  
 ladvenu  
 Cè que craignais pour  
 Itôt ou tard.  
 Je suis quittée en  
 Igrande peine :  
 Celui-là m'a  
 labandonnée  
 En qui j'avais mis confiance.  
 S'il vous plaît, ma Dame Marie,  
 Priez pour moi et mes enfants,  
 Que nous ne mourrions pas de faim !  
 Que ferai-je, chétive femme !...  
 Il me faut âme et corps ensemble  
 Maculer d'œuvres pécheresses.  
 Secourez-moi, dame Marie !  
 Quand je saurais filer quenouille,  
 Je n'y trouverais à gagner  
 En deux semaines un seul pain.  
 Par le besoin il faut que j'aille  
 Hors de la ville et en plein champ,  
 Et gagne argent avec mon corps  
 Pour acheter ma nourriture.

Je ne puis en nulle façon  
 Mes enfans abandonner. ”  
 Ainsi s'en fut en péché vivre,  
 En vérité nous l'a-t-on-dit.  
 Pendant sept ans elle s'en fut,  
 Femme commune par le monde,  
 Et subit mainte fois péché,  
 (Et c'était bien à contre cœur),  
 Qu'elle faisait avec son corps,  
 Dont avait piètre jouissance.  
 Elle y trouvait un maigre gain  
 Dont ses enfans entretenait.  
 A quoi bon raconter ici  
 Les péchés honteux et mortels  
 Où elle vécut quatorze ans !  
 Mais jamais elle ne laissa,  
 (Ét-elle deuil ou bien chagrin,)  
 De dire chaque jour, fidèle,  
 Les sept heures de Notre-Dame.  
 En sa louange et son honneur,  
 Priant qu'elle la délivrât  
 De ses œuvres de pécheresse,  
 Dont elle avait pris lourde charge  
 Le long de ces quatorze années.

C'est vérité que je vous conte.  
 Pendant sept ans fut avec l'homme  
 Qui lui fit deux enfantelets  
 Et la laissa dans la misère,  
 Dont elle souffrit grand détresse.  
 Avez ouï ces sept années ;  
 Sachez comment continua.



R ces quatorze ans  
 Irévolus,  
 Dieu lui mit soudain  
 Dans le cœur  
 Repentance tellement  
 Grande,  
 Qu'elle eut préféré  
 Que d'un glaive  
 Quelqu'un lui eût le chef tranché,  
 Plutôt que de pécher encore  
 De sa chair comme avait coutume.  
 Elle pleurait nuit comme jour,  
 Que jamais ses yeux ne séchaient.  
 Elle dit : „ Vous, qui Dieu nourrites,

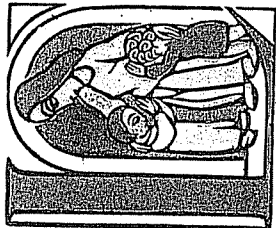
Source passant toutes les femmes,  
Dans le besoin ne me laissez !  
Dame, je vous prends à témoin  
Que me deuilent bien fort mes fautes  
Et me causent dure douleur.  
Il en est tant que je ne sais  
Où ni avec qui les commis.  
Hélas ! qu'advient-il de moi !  
Je dois songer au jugement,  
(L'œil de Dieu voit ce que l'on cèle)  
Car tous péchés apparaîtront,  
Et ceux du pauvre et ceux du riche ;  
Et tout méfait sera châtié,  
Qu'on n'aura point dit à confesse  
Ni expié par pénitence.  
Je le sais bien sans aucun doute.  
Aussi j'en suis en grande crainte.  
Quand porterais toujours la haire,  
De terre en terre ramperais  
Sur pieds et mains, à quatre pattes,  
En bure, nus pieds, sans souliers,  
Encore faire ne pourrais-je  
Que de péché je sois exempté,  
Si ne me confortez, Madame.

Source passant toute vertu,  
Vous avez réjoui plus d'un  
Comme Théophile jadis.  
Il était le pire pécheur ;  
Il avait fait offrande au diable  
De son âme et sa vie ensemble,  
Et s'était fait son homme lige ;  
Pourtant vous l'avez sauvé, Dame.  
Bien que femelle polluée  
Et sans soulas, pauvre chétive,  
Dans quelque état que je vécusse,  
Madame, pensez que j'ai dit  
En votre honneur une prière !  
Montrez votre compassion !  
Je suis une bien affligée  
Qui a grand besoin de votre aide.  
Ceci me force à m'enhardir :  
Jamais ne fut sans récompense,  
Qui vous salua, Vierge pure,  
Chaque jour, d'un ave-Marie.  
Qui volontiers dit vos prières,  
Celui-là peut être certain  
Que lui en adviendra profit :  
Cela vous est tant agréable.



Dame, épouse que choisit Dieu,  
Votre fils vous manda salut  
A Nazareth, où vous cherchait,  
Qui vous porta ce beau message  
Jamais ouï de messager.  
Voilà pourquoi vous sont ces mots  
Certainement tant agréables  
Qu'êtes reconnaissante à qui  
Aime vous invoquer par eux.  
Même empêtré dedans ses fautes,  
Merci vous lui feriez tenir  
Et l'acquît devant votre fils. "  
Ces prières comme ces plaintes  
Fit chaque jour la pécheresse.  
Prit un enfant à chaque main ;  
Et les mena par le pays,  
En pauvreté, de ville en ville ;  
Et vécut de mendicité.  
Si longtemps erra par la terre  
Que son cloître elle retrouva,  
Où elle avait été nonnain.  
Y vint de soir, après soleil,  
Tard, à la maison d'une veuve,  
Où demanda par charité

Un gîte pour passer la nuit.  
" Je ne puis bien vous éconduire,  
Dit la veuve, avec vos enfants.  
Ils me semblent bien fatigués.  
Reposez-vous. Asseyez-vous.  
Entre vous je ferai partage  
De ce que le Seigneur m'octroie "  
En l'honneur de sa douce Mère. "  
Demeura là, avec ses fils ;  
Aurait voulu être au courant  
De ce qui se passait au cloître.  
" Dites-moi donc, ma bonne femme,  
Est-ce un couvent de demoiselles ? "  
— " Oui, ainsi est-ce, par ma foi.  
Il est fort beau et aussi riche.  
On ne connaît point son égal.  
Des nonnes qui en ont l'habit,  
Jamais je n'entendis conter  
Mauvais propos d'aucune sorte  
Dont pussent mériter un blâme. "



L'AUTRE, assise auprès  
Ide ses fils,  
Dit : " Pourquoi dites-  
|vous cela ?

J'ai entendu ces  
|derniers temps  
Beaucoup jaser d'une  
|des nonnès.

Si j'ai compris sans me tromper,  
C'était d'ici la sacristine.

Qui me le dit, n'était menteur.

Il y a de ça quatorze ans,

Elle s'enfuit hors de son cloître.

Jamais on ne sut où alla,

Ni en quel lieu elle finit."

Alors se courrouça la veuve,

Et dit : " Vous croyez m'assoter !

Vous cesserez pareil langage

Au sujet de la sacristine,

Ou vous sortirez de céans !

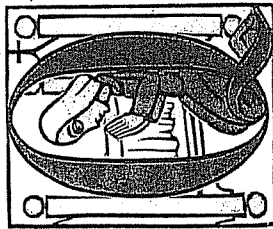
De sacristine elle a l'office

Depuis quatorze ans, d'un seul bail,

Sans que jamais elle ait manqué

A nos yeux même un seul instant,

A moins qu'elle ne fût malade.  
Il serait pire qu'un roquet,  
Qui chose autre en dirait que bien.  
Elle porte âme la plus pure  
Que porta jamais une nonne.  
Qui visiterait tous les cloîtres  
Sis entre l'Elbe et la Gironde,  
Je crois qu'il n'en pourrait trouver  
De vie aussi religieuse."



UI avait bronché si

|longtemps,

S'émervillait de ces

|paroles ;

Elle dit : " Femme,

|dites-moi :

Comment ses père et

|mère ont nom ? "

Lors furent-ils nommés tous deux.

Lors sut bien qu'il s'agissait d'elle.

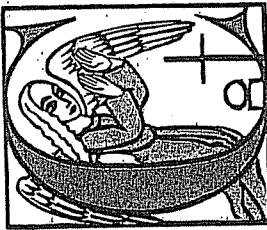
Hé Dieu ! comme la nuit pleura

Secrètement devant son lit !

Elle dit : „ Je n'ai d'autre gage  
Que le repentir dans mon cœur.  
Venez à mon aide, ma Dame !  
Mes péchés me sont douleur telle :  
Si je voyais un four ardent,  
Incandescent d'un feu très vif,  
Flammes lui sortant de la bouche,  
J'y ramperais avec délices  
Pour de mes fautes être quitte.  
Vous maudites le désespoir,  
Sire, à ce veux-je me fier !  
Toujours j'espère votre grâce,  
Même si l'angoisse me point  
Et me conduit à la terreur.  
Jamais n'y eut pécheur si grand,  
Depuis qu'êtes venu sur terre  
Et avez pris la forme humaine  
Et voulûtes mourir en croix,  
Que vous ayez laissé périr.  
Qui repentant cherche sa grâce,  
La trouve, même s'il vient tard.  
Vous l'avez bien manifesté  
Pour celui-là des deux larrons  
Que l'on pendit à votre droite.

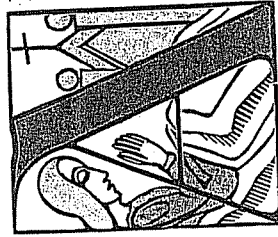
Ce nous est chose consolante  
Qu'il fut reçu sans châtement.  
Bon repentir surmonte tout ;  
Ce larron-là m'en est témoin.  
Vous dites : „ Ami, tu seras  
Aujourd'hui même en mon royaume  
Après de moi, en vérité. ”  
Encore, Sire, est-il connu  
Que le meurtrier Gisemast  
Demanda merci en mourant  
Sans vous donner or ni trésor,  
Mais repentir de ses péchés.  
Votre clémence est insondable :  
De même que l'on ne pourrait  
Vider la mer en un seul jour  
Et l'assécher jusques au fond,  
Ainsi point n'est faute si grande  
Que votre bonté ne dépasse.  
Dame, comment serais-je exclue  
De votre grand'miséricorde,  
Si mes fautes me font tel deuil ! ”

HOMME elle était en  
 Ses prières,  
 La fatigue entra dans  
 Ses membres :  
 Elle s'endormit  
 Doucement.  
 En vision, il lui  
 Sembla



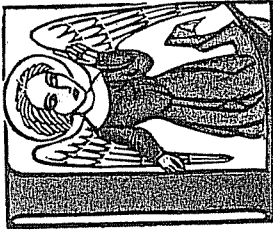
Voix qui l'interpellait, ouïr,  
 Là où dormant elle gisait :  
 „Femme, tu as assez gémi ;  
 Marie a pris pitié de toi  
 Et a ton pardon obtenu.  
 Va-t-en au cloître en grande hâte ;  
 Tu trouveras portes ouvertes,  
 Par où tu fuis en même temps  
 Que ton amant, le jouvenceau  
 Qui te quitta dans la misère.  
 Tout ton habit tu trouveras  
 Gisant étendu sur l'autel :  
 Voile, mante, souliers aussi,  
 Tu peux les mettre hardiment ;  
 Dis en merci à Notre-Dame.  
 Toutes tes clefs de sacristine

Que tu pendis devant l'image  
 La nuit lorsque tu t'en allas,  
 Elle les fit ainsi garder  
 Que, pendant tous ces quatorze ans,  
 Nul n'a remarqué ton absence  
 Et que personne n'en sait rien.  
 Marie est si bien ton amie  
 Qu'elle a toujours servi pour toi,  
 Ni plus ni moins, à ta semblance.  
 Ainsi fit la Dame du ciel  
 A ton profit, ô pécheresse !  
 Elle te dit d'aller au cloître ;  
 Nul ne trouveras sur ton lit.  
 C'est de par Dieu que je te parle. ”



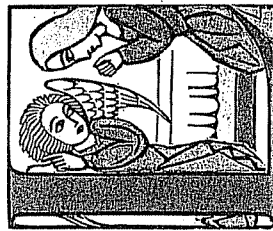
LORS point ne lui  
 Fut longtemps  
 Que ne s'éveillât de  
 Son somme.  
 Elle dit : „Dieu, ô  
 Puissant Sire,  
 Que l'ennemi ne puisse  
 Plus

Me mener en nouveau chagrin  
Après tous ceux que j'ai subis !  
Si maintenant j'allais au cloître,  
Et qu'on m'y prenne pour voleuse,  
Je serais plus salie encore  
Que lorsque je fuis le couvent.  
Je vous en supplie, ô Dieu bon,  
Par votre sang très précieus  
Qui de votre flanc s'écoula :  
Si cette voix qui me parlait,  
M'a pour mon salut visitée,  
Que point elle ne se rebutte,  
Mais vienne une autre fois encore,  
Et s'entende une tierce fois,  
Pour que je puisse sans doutance  
A mon moutier m'en retourner.  
Pour cela, je saurai bénir  
Et louer à jamais Marie. ”



A nuit suivante,  
Écoutez bien,  
Une voix fut qui  
Vint à elle  
Et l'appela, et qui  
Lui dit :  
„ Femme, tu tardes  
|trop longtemps !  
Retourne-t-en dans ton moutier ;  
Dieu t'y sera un doux soulas.  
Fais ce que Notre-Dame ordonne.  
D'elle venons, n'en doute point. ”  
Ainsi entendit-elle encore  
Cette voix qui lui parvenait  
Lui enjoignant d'aller au cloître.  
Et pourtant elle n'osait pas.  
La tierce nuit attendit-elle,  
Et dit : „ Si c'est là menterie  
De l'ennemi qui se présente,  
Il faut qu'au plus tôt je déjoue  
Force et violence du Mauvais.  
S'il revenait ici ce soir,  
Sire, faites-le si confus  
Qu'il s'en aille hors la maison.

Qu'il ne puisse aucun mal me faire.  
Venez à mon secours, ma Dame,  
Qui m'avez mandé cette voix  
Et ordonné d'aller au cloître.  
Par votre fils, je vous supplie  
Que tierce fois me soit mandée."



A tierce nuit, elle

lveilla.

Une voix lui vint de

lpar Dieu,

Dans une lueur

lsouveraine,

Et lui parla : „ C'est

lpar grand mal

Que point ne fais ce que je mande,

Dont Notre-Dame a donné l'ordre.

Si tu allais par trop tarder l...

Va-t-en au cloître, point n'hésite.

Tu trouveras portes ouvertes :

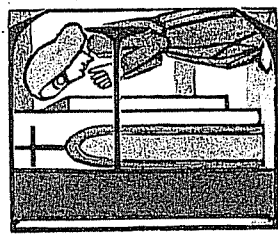
Où tu voudras, tu passeras.

Retrouveras ton vêtement

Gisant étendu sur l'autel. ”

Lors que la voix eut ainsi dit,  
La pécheresse gisant là  
Put de ses yeux la clarté voir.  
Elle dit : „ Ne puis différer :  
Cette voix de Dieu m'est venue,  
Messagère de Notre-Dame ;  
Je le sais bien et sans erreur.  
Elle vient en belle lumière.  
Je ne puis plus m'en abstenir :  
Je rentrerai dans le moutier ;  
Le ferai en grand' confiance  
Dans le soutien de Notre-Dame ;  
Je confierai mes deux enfants  
A la garde de Notre Père ;  
C'est lui qui les protégera. ”  
Lors enleva sans barguigner  
Ses vêtements, dont les couvrit  
Sans bruit, de peur qu'ils ne s'éveillent.  
Les baisa tous deux sur la bouche,  
Et dit : „ Enfants, portez vous bien.  
Dans la garde de Notre Dame,  
Vous laissez en bonne confiance.  
Si point ne l'ordonnait Marie,  
Je ne vous abandonnerais

Pour tous les biens qui sont dans Rome."  
Oyez comment elle fera.



ELLE s'en va par grand'  
|doulleur  
Vers son couvent, et  
|solitaire.  
Dès qu'elle vint dans  
|le verger,  
Elle trouva la porte  
|ouverte.

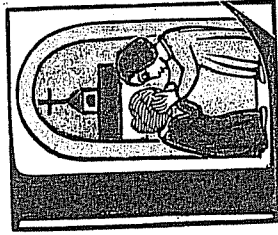
Sans hésiter, elle y entra.  
„ Marie, à vous en soit merci :  
Entre ces murs j'ai pu entrer.  
Me donne Dieu bonne aventure ! ”  
Où qu'elle allât, trouva les portes  
Ouvertes grand par devant elle.  
Lors à l'église se rendit,  
Et murmura secrètement :  
„ Sire Dieu, je vous en conjure :  
M'aidez à mon habit reprendre,  
Que laissai, quatorze ans y a,

Dessus l'autel de Notre-Dame, ”  
La nuit que je m'en suis allée.  
Ce n'est mensonge aucunement :  
Je vous le dis sans tromperie :  
Souliers et mante, ainsi que voile  
Elle a trouvés en même place  
Où elle les a déposés.  
Elle s'en vêt en grande hâte,  
Et dit : „ O Dieu du Ciel et Vous,  
Madame, pucelle sans tache,  
Bénis soyez-vous à jamais.  
Vous, fleur de toutes les vertus !  
Votre nette virginité  
Un enfant porta sans douleur,  
Qui sera Sire pour toujours.  
Vous êtes un gage de choix.  
Votre enfant fit le ciel, la terre ;  
La puissance, de Dieu venue,  
Demeure toujours à vos ordres.  
A notre Seigneur, notre frère,  
Comme mère vous commandez ;  
Et lui „ chère fille ” vous nomme.  
Pour ce, puis-je vivre tranquille.  
Qui près de vous cherche sa grâce,



La trouvera, s'il vient tard même :  
 Souverain est votre secours.  
 Bien qu'ayant douleur et misère,  
 Auprès de vous tout change tant  
 Que je puis bien être joyeuse.  
 A raison je peux vous bénir !"  
 Or les clefs de la sacristie  
 Vit-elle en vérité devant  
 L'image où les avait pendues.  
 Elle reprit ces clefs sur elle,  
 S'en fut au chœur où vit brillantes  
 Lampes brûler dans chaque coin.  
 Puis s'en alla près des bréviaires,  
 Et les mit chacun à sa place,  
 Comme souvent elle avait fait.  
 Et pria la vierge Marie  
 De la délivrer de tout mal  
 Et ses enfants qu'elle a laissés  
 Avec chagrin chez cette veuve. —  
 Ce pendant, la nuit avançait;  
 L'horloge se mit à sonner,  
 Indiquant qu'il était minuit.  
 Elle prit le bout de la corde,  
 Et sonna matines si bien

Qu'on l'entendit de tout côté.  
 Celles qui étaient au dortoir,  
 Sans nul retard s'en vinrent toutes  
 De cet endroit toutes ensemble.  
 Ne surent rien de tout cela. —  
 Dans ce couvent vécut son âge,  
 Sans reproche ni moquerie :  
 Marie avait servi pour elle  
 Comme si elle y eût été.  
 Ainsi, pécheresse revint.  
 Gloire à celle que l'on révère,  
 La sainte Pucelle du Ciel,  
 Qui toujours et fidèlement  
 Son ami secourut à propos,  
 Lorsque l'écrase le besoin.



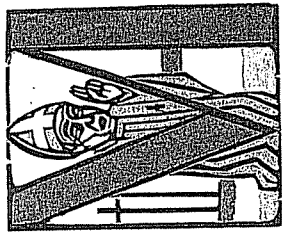
A damoiselle dont  
 Je dis,  
 Est nonne comme  
 Fut devant.  
 Mais je ne veux  
 Point oublier  
 Ses deux enfants  
 Qu'abandonna



En grand besoin chez cette veuve.  
Ils n'avaient pain, ni sou, ni maille.  
Je ne puis dire en vérité  
Quel trop grand deuil menèrent lors,  
Quand leur mère ne virent pas.  
La veuve alla s'asseoir près d'eux ;  
Elle était prise de pitié ;  
Elle dit : „ Je veux à l'abbesse  
Aller avec ces deux enfants.  
Dieu lui mettra dedans le cœur  
La volonté de leur bien faire. ”  
Ils vêtirent habits, chausses ;  
Elle les mena au couvent ;  
Elle dit : „ Dame, reconnaissez  
Le besoin de ces orphelins  
Que la mère a laissés chez moi,  
Cette nuit, sans nulle ressource ;  
Et son chemin s'en est allée,  
Est-ce vers l'est ou vers l'ouest ?  
Dont sont les enfants sans appui.  
Les aiderais bien, mais comment ? ”  
Dame abbesse lui répliqua :  
„ Garde-les, je te le vaudrai,  
Si bien que regret n'auras point

Qu'on les ait laissés là chez toi.  
Que charité on leur prodigue,  
Chaque jour, pour l'amour de Dieu.  
Que quelqu'un vienne, chaque jour,  
Quérir pour eux viande et boisson.  
Si chose manque, qu'on la dise. ”  
La veuve était toute joyeuse  
Qu'il lui soit ainsi advenu.  
Elle prit les enfants chez elle  
Et leur donna ses meilleurs soins.  
La mère, qui, pour les nourrir,  
Avait souffert nombreuses peines,  
En conçut un bien grand courage,  
Lorsqu'elle sut en bonne garde  
Ses enfants qu'elle avait laissés  
En grand besoin lorsque s'en fut.  
Elle n'eut crainte ni souci  
Désormais plus pour les enfants.  
Vécut très saintement dès lors.  
Dans les soupirs et dans les trances,  
Elle passa nuits et journées,  
Car bien grand deuil avait au cœur  
Pour son passé de lourdes fautes  
Qu'elle n'osait dire à nul homme,

Et qu'elle n'osait dévoiler  
Ni relater même en écrit.



AIS plus tard vint, à  
[certain jour,  
L'abbé, qui visitait le  
[cloître  
Une fois par an,  
[d'habitude,  
Pour apprendre s'il  
[y avait

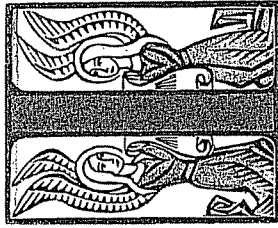
Quelque rumeur déshonorante  
Qui lui méritât quelque blâme.  
Le jour même de sa venue,  
La pécheresse récitait,  
Dedans le chœur, ses oraisons  
En grand abattement de cœur.  
Le diable la tenta de honte,  
Afin qu'elle ne portât point  
Tous ses péchés devant l'abbé.  
Tandis qu'elle réfléchissait,  
Elle vit qu'était auprès d'elle

Un jeune homme vêtu de blanc.  
Dans ses bras il portait, tout nu,  
Un enfant qu'elle jugea mort.  
Ce jeune homme lançait en l'air,  
Et puis rattrapait une pomme,  
Pour cet enfant jouant ce jeu.  
La nonne voyait tout cela,  
Comme elle était en ses prières.  
Elle dit : " S'il se peut, ami,  
Et si de Dieu êtes venu,  
Je vous conjure par sa loi  
Que me disiez sans rien celer  
Pourquoi vous jouez pour l'enfant,  
Avec la belle pomme rouge,  
Tandis qu'il gît mort dans vos bras ?  
Ce jeu ne lui chaut un cheveu."  
— " Pour sûr, nonne, tu parles vrai :  
De mon jeu, point il ne se doute  
En rien vraiment ni peu ni prou.  
Il est mort, n'entend ni ne voit.  
De même que lui, Dieu n'a cure  
De tes prières et tes jeûnes.  
Ça ne t'aide plus qu'une cosse,  
C'est peine dépensée en vain

Que te donner la discipline.  
Tu es noyée en tes péchés  
Si fort que Dieu n'entend ta voix  
Au ciel là-haut dans son royaume.  
Je te donne avis : va bientôt  
Près de l'abbé, près de ton père,  
Et raconte lui, tous ensemble,  
Tous tes péchés, et sans mentir.  
Que le Mauvais point ne t'abuse.  
Cet abbé même va t'absoudre  
De tant de fautes qui t'encombrent.  
Mais si tu ne les lui veux dire,  
Dieu se vengera gravement !"  
Le jeune homme alors disparut,  
N'ayant plus rien à révéler.  
Ce qu'il a dit, elle a compris.  
Et dès l'aube elle s'approcha  
De l'abbé, le pria d'ouïr  
Sa confession mot à mot.  
L'abbé était sage et prudent ;  
Il dit : " Fille, ma chère amie,  
Ceci, je n'y veux point manquer.  
Examine bien, considère  
Parfaitement toutes tes fautes. "

A cet instant même, elle alla  
Se mettre à côté de l'abbé ;  
Lui dévoila sa vie entière,  
Et depuis le commencement :  
Comment subit, par fol amour,  
Telle tentation extrême  
Qu'il lui fallut abandonner,  
En grande crainte, son habit,  
La nuit, sur l'autel de la Vierge,  
Et fuir le cloître avec un homme  
Qui lui fit deux beaux enfans.  
De tout ce qui lui arriva,  
Elle n'omit aucune chose ;  
Tout ce qu'avait au fond du cœur,  
Au saint abbé le fit connaître.  
Quand elle eut bien tout confessé,  
L'abbé, le bon père, lui dit :  
" Ma fille, je m'en vais t'absoudre  
De tes péchés qui tant te pèsent  
Et dont tu viens de t'accuser.  
Louange et bénédiction  
A la sainte Mère de Dieu ! "  
Lors lui imposa sur le chef  
La main, et merci octroya.

Il dit : " Je vais, en un sermon,  
 Publier toute ton histoire ;  
 Et le ferai de telle sorte  
 Que toi pas plus que tes enfants,  
 Jamais ni en aucun endroit,  
 N'en recevrez nulle risée.  
 Ce serait mal si l'on taisait  
 Ce miracle que notre Sire  
 Fit à la gloire de sa Mère.  
 Je veux le répandre partout.  
 J'espère qu'il convertira  
 Nombreux pécheurs à repentance,  
 Tout à l'honneur de Notre-Dame."



L fit entendre à  
 Ice couvent,  
 Avant de s'en aller  
 Ichez lui,  
 Ce qu'il advint à  
 Ice nonne.  
 Mais point ne surent  
 Iqui c'était ;

Cela demeura bien caché.  
 L'abbé s'en fut, béni de tous ;  
 Prit les deux enfants de la nonne ;  
 Les mena en sa compagnie ;  
 Les vêtit de la robe grise ;  
 Et ils devinrent deux bons moines. —  
 Leur mère avait nom Beatrix. —  
 Gloire à Dieu, et gloire à Marie  
 Qui nourrit Dieu, Notre Seigneur,  
 Et accomplit ce beau miracle,  
 Sauvante la nonne de détresse. —  
 Or prions tous, petits et grands,  
 Qui entendîmes réciter  
 Ce miracle, que soit Marie  
 Notre avocate en ce doux val  
 Où Dieu viendra juger le monde.

AMEN

## ERRATA

On ne cite ici que les fautes qui modifient le sens ou le rythme. Le lecteur voudra bien noter les autres.

. . . . .

P. 4, v. 2: Lire:

Amour rend celui-là prodigue,

P. 15, v. 5: Lire:

Combien vous siérait-il donc mieux

P. 19, v. 14: Lire:

De vos propos de ce jour d'hui."

P. 22, v. 11: Lire:

Cher pour viande, pour bière ou vin,

P. 25, v. 11: Lire:

Qu'elle eût préféré que d'un glaive

Le poème anonyme dont nous présentons au lecteur une traduction littérale et juxtaposée, est connu par un seul manuscrit: le codex "A A 69" de la Bibliothèque Royale de La Haye (Hollande). C'est une copie du XIV<sup>e</sup> siècle d'un poème plus ancien d'une centaine d'années. L'œuvre est écrite en moyen-néerlandais et probablement originaire des Pays-Bas méridionaux. Elle compte 1038 vers dits "vers épiques moyen-néerlandais".

Du présent ouvrage, achevé d'imprimer le 15 Juillet 1930 par la Printing Company S<sup>té</sup> A<sup>m</sup>e à Liège, il a été tiré :

1 exemplaire n° 1, sur Hollande, signé par le traducteur et l'artiste et contenant les dessins originaux ;

35 exemplaires sur Hollande, dont 30 numérotés de 2 à 31 et cinq hors commerce, marqués A, B, C, D, E et F, tous signés par le traducteur et l'artiste ;

120 exemplaires sur Featherweight anglais dont 100 numérotés de 32 à 131 et 20 hors commerce, réservés au service de presse et marqués S. P.

Ceci est l'exemplaire n°  40